

# Arabian Nights Tout n'est pas politique

Pierre-Alexandre Fradet

Numéro 301, mars 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82396ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fradet, P.-A. (2016). Compte rendu de [Arabian Nights : tout n'est pas politique].  
*Séquences : la revue de cinéma*, (301), 10–11.



# Arabian Nights

## Tout n'est pas politique

*Les nuits arabes ne sont plus ce qu'elles étaient. Et l'on ne s'en plaindra pas. Avec pour toile de fond les célèbres contes populaires des Mille et une nuits, l'œuvre de Miguel Gomes se déploie en trois volumes – L'Inquiet, Le Désolé, L'Enchanté – qui s'arrachent à l'univers des contes pour mieux faire advenir leur propre régime de sens, leur propre expérience, leur propre être.*

PIERRE-ALEXANDRE FRADET

À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire. Si l'adage dit vrai, Miguel Gomes a toutes les raisons de se sentir triomphant, car nombreux sont les périls qu'il a rencontrés sur son chemin et qu'il a su contourner habilement. Ces périls, ces pièges, il les a semés lui-même sur sa route pour en faire des moteurs de création. Le surréalisme, tout d'abord. À inscrire son film dans un cadre onirique si marqué, Gomes risquait d'être perçu comme un plagiaire ou, tout au moins, comme un énième représentant d'une avant-garde qui n'en est plus une. L'autoréférentialité, ensuite. Lorsqu'il insère des adresses au spectateur et divers procédés de distanciation, le cinéaste revisite le très classique thème du « film dans le film ». Outre que ces procédés ont déjà été maintes fois utilisés en cinéma (*La nuit américaine*, *Adaptation*, etc.), ils contribuent le plus souvent à nous reconduire à nous-mêmes, spectateurs ou créateurs; ils limitent donc notre capacité à parler du monde lui-même.

Le militantisme de bon aloi, enfin. Il est devenu fréquent d'identifier le Tout à la sphère politique. Distinguant et entrelaçant la « macropolitique » (axée sur les revendications identitaires) et la « micropolitique » (axée sur l'exercice de désubjectivation), Deleuze et Guattari soutiennent, par exemple, que « tout est politique » (Mille Plateaux, p. 260). Cette affirmation a beau rappeler que le réel peut être lié à la politique et qu'il mérite d'être transformé çà et là, elle n'en a pas moins le désavantage d'absorber l'ensemble du réel dans une bulle étanche qui ne

constitue, en fait, qu'une des dimensions du monde. Car au-delà de la politique, c'est-à-dire l'organisation sociale et les ressources qu'elle distribue, beaucoup d'autres sphères existent : la science, l'esthétique, le vécu, l'émotion, la contemplation, l'être en soi... Et poser une identité nécessaire et constante entre le réel et la politique, c'est perdre de vue leurs particularités propres.

Miguel Gomes aurait pu oculter ces particularités en cherchant à faire un film trop proprement politique – œuvre de circonstances qui risque de vieillir mal. Mais, Dieu merci, *Arabian Nights* ne cède pas aux facilités du genre. Il renvoie dos à dos les trois tendances précédentes en les effleurant au passage. Pourquoi les effleurer ? C'est en procédant de la sorte qu'il parvient à se hisser nettement et efficacement au-dessus de chacune d'elles. De la même manière dont Nietzsche souhaitait rompre avec le nihilisme après avoir lui-même fait l'épreuve de cette doctrine, le cinéaste touche du bout des doigts quelques lieux communs pour les surmonter au final. Qu'on nous comprenne bien : Miguel Gomes ne tourne pas entièrement le dos à la sphère sociale. Chez lui, on ne peut ni dire que tout est politique ni affirmer que rien n'est politique. Au lieu d'être un représentant parmi d'autres du surréalisme, de l'autoréférentialité ou du militantisme pur et dur, Gomes évite de réduire l'ensemble du monde à la politique, faisant comprendre que le réel peut être tantôt politique, tantôt non politique. Il s'efforce donc de constituer un dehors par rapport

Photos (de gauche à droite) : *Arabian nights vol. 1, 2 et 3*



à la politique en général (pour souligner l'existence de ce qui n'est pas politique) et certaines politiques en particulier (l'austérité en vigueur de par le monde). C'est le réel lui-même qui se trouve reconquis du même coup, un réel irréductible autant à l'apolitisme qu'à la politisation tous azimuts.

L'œuvre de Miguel Gomes ne démissionne donc pas devant le réel. Elle étend la notion de réalité si loin qu'elle embrasse toute chose et son contraire. C'est que le réel dont il est question dans *Arabian Nights* n'est pas une chose inaccessible. Ce n'est pas une cible que l'on pourrait atteindre ou manquer; c'est ce qui se déploie partout, en tout temps, mais qui appelle de notre part un traitement à chaque fois différent. Peuplé de sirènes, d'ouvriers, de punks, d'une baleine qui explose, d'hommes de pouvoir qui ne bandent plus et d'un coq cité à procès (plutôt que de crocodiles moqueurs, comme c'était le cas dans *Tabou*), le film de Gomes ne se borne pas à révéler l'absurdité du monde; il montre que le monde est fait de tout, voire de « n'importe quoi » (Tristan Garcia, *Forme et objet. Un traité des choses*): de logique, d'illogisme, de rationalité, de faits absurdes, de fêtes, de politique, d'un dehors par rapport à la politique... Il met ainsi en cause l'inflation démesurée qu'on fait subir au mot « politique », depuis plusieurs décennies, sans fermer les yeux à jamais sur la sphère sociale. On pense plus ici à *Sayat Nova* de Paradjanov ou à *Adieu au langage* de Godard qu'à un pamphlet identitaire de Pierre Falardeau; plus aux ovnis d'Artavazd Pelechian, de Guy Maddin et d'André Forcier qu'au cinéma policé (quoique réfléchi) de Bernard Émond. Bref, et c'est là l'un de ses tours de force, Miguel Gomes parvient à parler de n'importe quoi, sans dire lui-même n'importe quoi.

La fascination contemporaine pour le kitsch est bien connue. À cette fascination s'articule une certaine passion pour l'étrange, le biscornu, la déficience, le glitch. Tout comme bon nombre de chroniqueurs prennent plaisir à réhabiliter les œuvres inconnues, dévaluées, méprisées (s'admirant parfois plus eux-mêmes comme découvreurs que ce qu'ils disent admirer dans leurs chroniques), plus d'un cinéaste actuel privilégie les images sales dans le but avoué de

résister à l'industrie. Sans jouer le conservateur obtus ou l'auteur grand public, Miguel Gomes refuse de cultiver directement cette mode de l'antimode. Logeant dans un entre-deux, il fait cohabiter des images ternes et des images éclatantes, des plans grisâtres et des plans lumineux. On doit d'ailleurs attendre plus longuement qu'à l'habitude pour apercevoir le titre du premier volume de son œuvre, en sorte qu'il juxtapose en une seule proposition deux mondes réels bien distincts, mais complémentaires.

Ce faisant, *Arabian Nights* nous permet de respirer en dehors de la sphère sociale dans laquelle il nous campe d'entrée de jeu. Substituant des images oniriques à des images naturalistes, le film contredit l'idée de Pierre Perrault selon laquelle l'imagination nous arrache forcément au réel et nous fait « verser dans le grand confort » (*L'Oumigmatique ou l'Objectif documentaire*, p. 259). S'il arrive au spectateur d'expérimenter un certain bien-être devant les scènes d'*Arabian Nights*, ce n'est pas parce que Gomes prône l'immobilisme. Au contraire, en cinéma, en théâtre et dans la plupart des arts actuels, c'est devenu une banalité d'arracher le spectateur à sa zone de confort. En lui faisant trouver un certain confort, Miguel Gomes s'inscrit en faux contre ce geste. Oui, *Arabian Nights* nous fait sommeiller. Oui, il nous place dans l'état de rêve. Mais c'est précisément pour permettre de nous ressourcer et de nous libérer de ce que l'état de veille aimerait, à tort, nous faire accepter comme vrai. L'œuvre de Gomes est donc bel et bien confortable, mais d'un confort inconfortable – remède nécessaire à un virus non nécessaire.

★★★★

■ AS MIL E UMA NOITES: VOLUME 1, O INQUIETO; VOLUME 2, O DESOLADO; VOLUME 3, O ENCANTADO | **Origine:** Portugal / France / Allemagne / Suisse 2015, 6 h 21 (pour les trois volumes) — **Réal.:** Miguel Gomes — **Scén.:** Miguel Gomes, Mariana Ricardo, Telmo Churro — **Images:** Sayombhu Mukdeeprom, Mário Castanheira, Lisa Persson — **Mont.:** Telmo Churro, Pedro Filipe Marques, Miguel Gomes — **Dir. Art.:** Artur Pinheiro — **Cost.:** Lucha d'Orey, Sílvia Grabowski — **Son:** Vasco Pimentel, Miguel Martins — **Int.:** Miguel Gomes (lui-même), Carlotta Cota (traducteur), Crista Alfaiete (Punk Maria), Adriano Luz (Luís), Rogério Samora (Primero-Ministro) et al. — **Prod.:** Sandro Aguilar, Thomas Ordonneau — **Dis.:** Kino Lorber.